

« *CELUI QUI PERDRA SA VIE À CAUSE DE MOI LA TROUVERA* »

*Sur Matthieu XVI, 24-28*

*(24) Alors Jésus dit à ses disciples : « Si quelqu'un veut venir derrière moi, qu'il se renie lui-même et qu'il porte sa croix et qu'il m'accompagne. (25) Car celui qui veut sauver sa vie la perdra. Mais celui qui perdra sa vie à cause de moi la trouvera. (26) Car quelle utilité ce sera pour un homme s'il gagne le monde entier mais porte tort à sa vie ? Ou bien que donnera un homme en échange de sa vie ? (27) Car le Fils de l'homme va venir dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il donnera à chacun en retour selon sa conduite. (28) Oui, je vous dis qu'il en est de ceux qui se tiennent ici qui ne goûteront pas la mort avant qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venant dans son royaume.*

*A la chère mémoire de Bernard Gheerbrant*

I

*Jésus* enseigne à ses *disciples* comment faire un certain trajet. Il les saisit, au plus intime de chacun, dans le désir qu'ils peuvent concevoir de le suivre : *si quelqu'un veut venir derrière moi...* Littéralement, tout part de là. Ainsi l'origine qu'il suppose est-elle chez les *disciples*, dans leur volonté d'aller, d'aller en le suivant lui, *Jésus*.

Or, en quoi pourra bien consister cette marche à la suite de *Jésus* ?

La réponse à cette question peut d'abord paraître bien paradoxale. En effet, les *disciples* seront assurés qu'effectivement ils viennent *derrière Jésus* s'ils ne portent plus aucun intérêt à ce qui est en eux au principe même de toute initiative, comme celle qu'il évoque pourtant lui-même en mentionnant leur volonté de *venir derrière* lui : *ils* devront, en effet, se renier, renoncer à ce je ou ce moi, comme on voudra, qui existe comme un sujet responsable de décision !

Qu'il y ait en cela quelque contradiction, il est important de l'observer. Car, enfin, on pourrait supposer que la décision de *venir derrière Jésus* exalte et mobilise au contraire toutes les énergies de quelqu'un et exige une concentration extrême sur soi et, plus fondamentalement encore, un authentique souci de soi.

En vérité, il n'en est rien. Les *disciples* devront ne s'attacher qu'à porter eux-mêmes le poids qui pèse sur eux et les écrase : chacun devra avancer avec *sa croix*. Cette conduite, cependant, ne saurait se confondre avec la résignation. La renonciation à soi ne se termine pas, en effet, à faire de celui qui l'accepte un *disciple* qui ne ferait que suivre son maître. En réalité, cette renonciation n'est pas une démission : elle transforme le *disciple*, elle fait de lui un associé de *Jésus*, puisqu'il l'*accompagne* et donc avance sur le même chemin que lui. D'une certaine façon, il cesse d'être lui-même quelqu'un qui se contenterait d'aller *derrière Jésus* : il est maintenant avec lui, il lui est associé dans sa marche.

Ainsi la marche *derrière Jésus*, s'est-elle transformée en une communion. C'est de cette transformation que va traiter la suite des propos de *Jésus*. Les explications qu'il va donner vont notamment expliquer pourquoi s'imposait la renonciation à soi.

## II

« *Car celui qui veut sauver sa vie la perdra. Mais celui qui perdra sa vie à cause de moi la trouvera.* »

Si la renonciation à soi est nécessaire, c'est parce que l'attachement à se conserver, à *sauver sa vie* est vain : il ne peut que conduire à constater, comme expérimentalement, que cette *vie*, mentionnée ici sous l'aspect du souffle qui la manifeste, s'écoule, se dépense, bref, se perd elle-même. De toute façon, il n'y a pas à décider de perdre *sa vie* : celle-ci va toujours à sa perte, et la volonté de la *sauver* n'y change rien. Dès lors, c'est autre chose que la volonté de *sauver sa vie* - mais quoi donc ? - qui peut la *sauver* effectivement et même, plus radicalement, faire qu'on la trouve, comme si jusqu'alors on ne l'avait pas encore trouvée du tout, comme si elle manquait encore, comme si peut-être elle n'avait même jamais été là avant d'être perdue à *cause de Jésus*.

Tout ceci peut paraître bien étrange. Quelle est donc cette autre chose que la *vie*, qui la *sauve* et même fait qu'on la trouve?

C'est la relation à un autre *moi* que le *moi* de chacun, au *moi* de celui qui est en train d'enseigner *ses disciples*, au *moi* de *Jésus*. Mais quel est le statut de cette relation ? Plus précisément encore, existe-t-elle du fait de la conscience qu'en prennent les *disciples* ou indépendamment de cette conscience, tel un événement qui, de toute façon, se produit, est à l'œuvre, qu'ils en aient conscience ou non ?

Pour répondre à cette question, c'est encore sur le pouvoir que posséderait la *vie* qu'il convient de s'interroger.

### III

La *vie* est ce que nul homme ne peut exposer comme un moyen qu'on utilise pour obtenir autre chose encore qu'elle-même. En effet, en se servant ainsi de sa *vie*, en l'exposant, on disparaît soi-même et l'on est détruit. Car la *vie*, telle une valeur qu'on donnerait, se supprime elle-même avec le don qu'on en ferait pour obtenir, en échange, autre chose qu'elle, le monde entier, par exemple : « *Car quelle utilité ce sera pour un homme s'il gagne le monde entier mais porte tort à sa vie ? Ou bien que donnera un homme en échange de sa vie ?* » En somme, la *vie*, si l'on ose cette tautologie, ne permet que de vivre, elle se confond avec elle-même non pas, d'ailleurs, sans porter en elle la *mort*.

Ainsi donc, qu'elle soit gardée ou *donnée en échange*, la *vie* d'un *homme* est certes loin d'être indifférente : elle est là pour le convaincre qu'elle est sans valeur pour lui permettre de gagner autre chose qu'elle-même.

Il ne reste donc plus à l'*homme*, à cet *homme* qui *veut venir derrière Jésus* et qui, en portant *sa croix*, l'*accompagne*, que d'attendre que se produise un certain événement, que vienne - décidément, il s'agit toujours de venir ! - encore un *homme*. Or, celui-ci, si étrange qu'il paraisse, serait *fils*, serait né de l'humanité, *Fils de l'homme*, et aussi, inséparablement, aurait un *Père* et viendrait *dans la gloire de son Père avec ses anges*, c'est-à-dire avec des messagers qui l'annoncent.

Alors c'est lui, ce *Fils de l'homme* qui *donnera en retour à chacun selon sa conduite*. Entendons qu'il *donnera* ce que l'*homme*, quel qu'il soit, et fût-il le *Fils de l'homme* par excellence, ne peut pas se donner à lui-même. En effet, en dehors de notre *vie*, que nous perdons si nous la donnons, nous ne pouvons rien donner qui nous mette en situation de recevoir quoi que ce soit *en échange* de ce que nous aurions fourni.

Dans ces conditions n'est-il pas insinué que, si vraiment il faut donner quelque chose, nous ne pouvons rien donner d'autre que notre attente de la venue du *Fils de l'homme dans son royaume* ? Seule cette attente nous sauve. Elle constitue la seule *conduite* qui, dès à présent, nous accorde à ce que le *Fils de l'homme donnera à chacun en retour*.

Cette attente et cette venue, remarquons-le, supposent que nous soyons des vivants mortels, sans doute, mais aussi autre chose encore, puisque, dans le cours de notre *vie* mortelle, mais sous les espèces réelles de la renonciation à nous-mêmes et de la *croix* portée, nous accompagnons *Jésus* et que, de ce fait, sa *gloire*, quand elle viendra, sera la nôtre aussi. Si notre attente n'est pas vaine, c'est donc parce qu'une communauté entre *Jésus* et nous s'est formée dans la détresse, durant notre *vie* mortelle mais d'un autre ordre que cette *vie*. Et, notons-le, à proprement parler, ce n'est pas lui qui triomphe de cette détresse. Il en est, lui

aussi, libéré *dans la gloire de son Père*, et nous avec lui, du fait que, devenus ses *disciples*, nous n'existons pas sans lui ni lui sans nous.

#### IV

Tout s'explique donc, si l'on peut dire ou, plutôt, s'éclaire, dès que l'on admet que le *disciple*, par la renonciation à soi et par l'endurance de sa *croix*, devient l'associé de *Jésus* lui-même. Ainsi, sans se confondre avec lui, en restant un *homme*, sans devenir le *Fils de l'homme* par excellence et, pas davantage, sans posséder *la gloire de son Père*, le *disciple trouvera sa vie* !

S'il en est ainsi, par une sorte de singulière contraction du temps, *Jésus* peut déclarer que certains *de ceux qui se tiennent ici* présentement, pourvu qu'ils se soient vraiment engagés *derrière* lui, qu'ils se soient reniés eux-mêmes, qu'ils aient porté leur *croix* et soient devenus ainsi vraiment ses compagnons, *ne goûteront pas la mort avant qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venant dans son Royaume*.

C'est là, assurément, un bien étrange bouleversement de l'ordre de la temporalité. La *mort* n'est pas écartée mais, *avant* qu'elle ne se produise, certains, qui vivent, biologiquement, socialement - car la *vie* se dit aussi de la société ! - comme tous les autres qui vivent dans le monde, feront l'expérience de voir *le Fils de l'homme venant dans son royaume*.

Quel nom donner à cette expérience, pour les contemporains de *Jésus* comme pour ceux qui, aujourd'hui encore, *viennent derrière* lui, sinon celui de foi ? La foi ne serait-elle pas en effet, le nom spécifique qui désigne au moins mal le singulier mixte d'attente et de présence qu'accorde dès maintenant, pour les vivants que nous sommes, l'association avec *Jésus* ? Pour autant, notons-le au passage, on se demandera cependant en quoi cette foi peut bien se distinguer de l'espérance.

Si, prenant du champ, on revient maintenant sur l'ensemble de la lecture qu'on vient de faire, on pourra la considérer comme un exercice de pensée pratiqué sur une certaine notion, celle de *vie* (ce terme se rencontre quatre fois dans le texte). Manifestement, par ce terme de *vie*, on entend désigner ce qui est le contraire de la *mort* et, simultanément, ce qui ne va pas sans la *mort*, comme le suggère très explicitement la fin de la déclaration de *Jésus* : *il en est de ceux qui se tiennent ici qui ne goûteront pas la mort...* Or, il est remarquable qu'on affirme que, pour *sauver* cette *vie*, il est nécessaire de la perdre. Ne pressent-on pas que perdre signifie, ici du moins, autre chose que mourir ? N'est-ce pas supposer que quiconque *vit*, et donc peut mourir, n'est pas seulement un vivant mortel ? N'est-ce pas admettre que la *vie* et la *mort*, qui va avec elle, ne le dominant pas, qu'il est capable de donner à sa *vie* une certaine tournure et même de décider à son sujet, comme le fait, par exemple, celui qui *veut venir derrière Jésus* ?

V

Quel nom donner à cette capacité que nous aurions d'affecter la *vie* d'une certaine façon ?

On propose de nommer existence cette capacité. Ainsi donc nous ne vivons pas seulement. Nous ne sommes pas seulement destinés à mourir. En effet, tout en restant à l'intérieur de cette *vie* mortelle, nous sommes aptes à la tourner de telle manière qu'elle n'aille pas à une *mort* qui nous anéantirait.

Mais comment sommes-nous assurés que nous détenons ce pouvoir d'exister, formellement et réellement distinct du fait de vivre et de mourir ?

Accordons-le sans hésiter : ce recours à la notion d'existence est motivé par ce que *Jésus* déclare à propos de ce que nous pouvons faire de notre *vie*. Si nous pouvons la *sauver* ou la perdre, c'est donc que nous ne nous confondons pas purement et simplement avec elle, c'est que nous ne sommes pas seulement des vivants. La *vie* nous affecte, certes, mais, tout dépendants que nous soyons d'elle, nous pouvons en décider. Exister désigne ce pouvoir que nous avons de décider de notre *vie*, et c'est un tel pouvoir que supposent les propos de *Jésus*.

Ce pouvoir ne va pas jusqu'à empêcher notre *vie* d'être mortelle. En effet, la perte, qui conduit à *sauver* la *vie* et même, plus énigmatiquement encore à la trouver, n'exclut pas la *mort*. De ce fait, si étrange qu'il paraisse, quand un existant a choisi la perte, il n'a pas choisi la *mort*. Non que celle-ci soit écartée à jamais. Elle peut venir, et *Jésus* laisse même clairement entendre qu'elle viendra, comme le terme de toute *vie* : « *Oui, je vous dis qu'il en est de ceux qui se tiennent ici qui ne goûteront pas la mort avant qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venant dans son royaume.* » Mais cette *mort* à venir ne supprime pas les suites du pouvoir d'exister qu'il nous reconnaît implicitement, en déclarant que nous pouvons vouloir perdre ou sauver notre *vie*.

On objectera qu'en distinguant ainsi exister de vivre et de mourir, nous introduisons dans l'énoncé de la pensée de *Jésus* une notion qui ne s'y rencontre pas expressément. Sans doute. Mais l'existence n'est-elle pas en quelque sorte postulée par *Jésus* lui-même, notamment lorsqu'il emploie une locution comme celle-ci : « *celui qui veut...* » ? N'est-ce pas une façon de distinguer le vivant de l'exercice ou de la pratique de sa *vie* ?

Et que dire aussi du « *à cause de moi* » que nous lisons quand *Jésus* déclare : « *...Mais celui qui perdra sa vie à cause de moi la trouvera* » ? Que le « *à cause de...* » s'entende comme une motivation consciente du sujet ou comme une donnée objective, affirmée et même proclamée comme telle par *Jésus*, dans l'un et l'autre cas il s'agit d'autre chose que des virtualités qu'on peut reconnaître à la *vie*, c'est-à-dire de ce que nous proposons ici de nommer existence.

Mais, assurément, s'il s'agit alors de l'existence, celle-ci est elle-même qualifiée d'une certaine façon, et c'est sa qualification spécifique que nous avons soulignée lorsque nous avons proposé de nommer celle-ci la foi. Nous observons d'ailleurs aussitôt que cette « foi », étant donné qu'elle est incorporée à une certaine expérience du temps, pouvait aussi recevoir le nom d'espérance. En bref, si nous proposons d'introduire la notion d'existence, de distinguer celle-ci de la *vie*, c'est parce que l'existence, et non pas la *vie*, s'offre à nous sous les espèces de la foi, d'une foi qui espère.

## VI

Le gain de l'analyse que nous venons de proposer consiste principalement en ceci : en raison de leurs attaches avec la signification habituelle et univoque des concepts de *vie* et de *mort*, il est prudent, quand on les emploie pour comprendre le message évangélique - et comment faire sans eux ? - de travailler sur cette signification habituelle.

Or, ce, travail est engagé déjà par *Jésus* lui-même, mais de manière implicite. Nous avons tenté ici de le poursuivre en faisant apparaître la notion d'existence, matériellement étrangère à l'expression de la pensée de *Jésus* mais appelée, voire exigée, semble-t-il, pour sa compréhension. Au reste, une telle notion, si absente qu'elle soit, est elle-même requise par ces autres absentes du discours de *Jésus* que nous avons nommées la foi et, notamment, sa variante, l'espérance, ces modalités concrètes d'une existence dans le temps.

En rigueur de termes, il n'y a donc rien de commun entre vivre, d'un côté, et croire ou espérer, de l'autre. Si cependant on peut soutenir que croire et espérer, c'est vivre encore ou vivre déjà, et même trouver la *vie*, la raison en est là : c'est parce que cette notion de *vie* voit sa signification naturelle relayée au bénéfice de la notion, spécifiquement humaine celle-là, d'existence.

En d'autres mots, c'est évidemment dans le cours d'une *vie* mortelle que nous accédons à la foi et à l'espérance. Mais si croire et espérer sont possibles, c'est parce que la *vie* mortelle ne se confond pas, purement et simplement, avec le fait de vivre et de mourir. Le vivant est aussi un existant, du moins dans le cas de l'humain que nous sommes. C'est l'existence seule qui rend possibles la foi et l'espérance. Certes, de l'existence nous n'avons pas d'expérience en dehors de vivre et de mourir. Mais, puisque nous pouvons perdre ou trouver la *vie*, comme le dit expressément *Jésus*, et que cette perte ou cette invention de la *vie* dépend de nous et de notre rapport à lui - rappelons-nous encore ce qu'il dit : *à cause de moi...-*, c'est que l'*homme* appartient non seulement à la *vie* et à la *mort* mais encore à un ordre propre, à celui de l'existence. Mais, accordons-le sans réserve, la confusion entre la *vie* et la *mort*, d'une part, et l'existence, d'autre part, est inévitable, faute d'une expérience qui nous manque du pur fait d'exister.

On aurait, d'ailleurs, un témoignage de la collusion entre la *vie*, avec la *mort* qu'elle implique, et l'existence dans la difficulté, voire l'impossibilité que nous ressentons à nous représenter autrement que comme une certaine *vie* encore l'existence dans la foi ou dans l'espérance. Et que dire de la projection de l'existence que nous faisons dans la *vie* sociale, quand nous exaltons ou recommandons, au nom de la foi et de l'espérance, ces fruits de l'existence, certains comportements, certaines façons de vivre et quand nous en excluons d'autres ? Tant il est vrai que vivre et mourir sont, pour nous, comme une incarnation de l'existence!

S'il en est ainsi, n'est-ce point parce que la *vie*, quelque aspect qu'elle prenne, nous paraît toujours plus concrète que l'existence et que cette dernière notion, même en dehors de ses emplois techniques, en philosophie, par exemple, est jugée plus difficile à concevoir ? Aussi bien n'est-ce pas un hasard si l'existence convient bien, en tout cas mieux que la *vie*, pour soutenir la représentation de gestes spirituels comme la foi et l'espérance. Ce n'est pas que de tels gestes soient estimés par nous irréels ou pures fantaisies et, pour tout dire, désincarnés. Mais, comme nous le disons volontiers, comme si nous étions pris dans un cercle, nous ne pouvons, très radicalement, que les... croire ou les espérer réels.

## VII

Mais sans doute faut-il aller plus loin encore. En effet, si l'on veut honorer vraiment la déclaration de *Jésus* sur la *vie* perdue et trouvée, on ne peut se satisfaire de tenir la rencontre de la *vie* et de l'existence comme une condition passagère, qu'il faudrait dépasser, comme si l'incarnation de l'existence sous les espèces de la *vie* était un régime de transition.

S'il y a un objectif à écarter, c'est la volonté de *sauver sa vie, car celui qui veut sauver sa vie la perdra*. Entendons d'abord ceci : il la *perdra*, parce qu'il n'a pas par lui-même, fût-ce par la force de sa volonté, le pouvoir de la *sauver*. Mais entendons aussi : sa volonté de salut n'est pourtant pas une méprise et, s'il se trompe, ce n'est pas parce qu'il *veut sauver sa vie* mais parce qu'il s' imagine que son vouloir y suffit.

En revanche, sans même qu'il ait à le vouloir, *celui qui perdra sa vie à cause de moi la trouvera*. La *vie* n'est donc pas un habillage passager de l'existence, elle ne se sépare pas de celle-ci, elle est toujours là et, en tout cas, c'est elle encore et toujours qui est en cause, puisque, aussi longtemps qu'elle n'a pas été perdue, on doit aller jusqu'à dire qu'elle n'avait pas encore été trouvée !

S'il y a quelque chose de nouveau et de proprement énigmatique, voire de mystérieux, c'est que *Jésus* puisse soutenir qu'il en est ainsi *à cause de moi*. C'est en raison d'une telle déclaration que d'emblée nous avons pu avancer que les *disciples* n'étaient pas seulement des suivants mais des associés liés à *Jésus* par une véritable communion. En bref, tout se passe

comme si *Jésus* avait non pas écarté la *vie* mais, enfin, permis qu'on la trouve, quand on la perd, et cela en vivant - oui, pour le coup, maintenons cette notion de *vie* ! – un certain lien avec lui, un lien d'existence, dirions-nous maintenant, manifesté dès notre vie présente par la foi et l'espérance qui nous unissent à lui.

Ce lien d'existence avec *Jésus* dans une foi qui espère est si peu étranger à la *vie*, à ce qui arrive dans l'histoire la plus concrète de ceux qui vivent et qui meurent qu'il nous est présenté et qu'on nous en entretient ici comme d'un moment dont certains seront les témoins et les bénéficiaires. Telle est, en effet, la portée singulière de la déclaration solennelle de *Jésus* : *Oui, je vous dis qu'il en est de ceux qui se tiennent ici qui ne goûteront pas la mort avant qu'ils n'aient vu le Fils de l'Homme venant dans son royaume.*

*Ici* donc, dès maintenant, sans attendre qu'on en ait fini avec le temps, la foi qui espère peut donc s'entendre elle-même comme un fait auquel on assiste, qu'on peut voir. Or, pour signifier la réalité de cette situation, quand on cherche à en parler, à la dire, on l'énonce dans les termes d'une narration, on la raconte. Ainsi laisse-t-on entendre que cette foi est bien réelle, tout autre chose qu'une certaine affection de notre psychisme. Si l'adjectif qu'on va employer ne signifiait souvent l'illusoire et l'imaginaire, on aimerait pouvoir dire qu'il s'agit ici d'un discours mythique, au sens le plus rigoureux du mot, c'est-à-dire non pas d'un mensonge ni même d'une fiction poétique mais d'un récit qui dit la vérité de l'existence.

Car il va de soi que ces propos de *Jésus* ne s'adressent pas seulement à ceux qui l'écoutaient autrefois et qui ont pu connaître d'expérience la suite de son destin dans l'histoire. Ils sont vrais, simplement, pour ceux qui leur ajoutent foi aujourd'hui encore. Or, en y ajoutant foi, les *disciples* de maintenant font réellement, et non par manière de dire, la même expérience que les contemporains de *Jésus*, quand ces derniers devenaient ses *disciples* : eux non plus, *ils ne goûteront pas la mort avant qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venant dans son royaume.* Pour eux, comme pour leurs lointains prédécesseurs, la *mort* n'est pas supprimée, elle viendra, mais elle aura été précédée d'une existence dans une foi qui espère. Celle-ci aura triomphé de la *mort* et sera en eux la victoire même de ce qui est né de l'humain, du *Fils de l'homme*, sur la *vie* mortelle. C'est sous les espèces de cette foi, incarnée dans notre *vie*, que présentement le *Fils de l'homme* ne cesse de venir, *dans la gloire de son Père* et, simultanément, *dans son royaume.*

*Clamart, le 3 octobre 2010*